

Le langage des pierres

Marcel OTTE

De la roche à la culture, du matériau naturel brut à cette notion essentiellement humaine et abstraite s'émiette une série de traces physiques contenues dans cette multitude de documents que nous ont laissés les populations préhistoriques.

Devant l'abondance de ces données due aux bonnes facultés de conservation des roches siliceuses, une multitude d'approches méthodologiques ont été successivement proposées tout au long de l'histoire de notre discipline.

Chacune de ces démarches a correspondu en fait à des questions particulières qui se sont progressivement imposées par l'accumulation même des connaissances. L'arsenal des techniques d'étude aujourd'hui disponible correspond en fait au degré de complexité atteint dans toute étude en science humaine.

On ne peut en effet plus prétendre résoudre chaque question par la même formule alors que se multiplient les interrogations toujours plus raffinées entre le mode de subsistance d'un groupe et son contexte naturel.

Fondamentalement, toute activité humaine quel qu'en soit le mode de transmission par les vestiges matériels, relève de pratiques culturelles puisque, depuis les origines, le tissu de relations sociales qui caractérise les groupes humains fut la condition préliminaire à la reproduction des gestes et des outils transmis par l'éducation.

Le problème de la reconnaissance des "cultures" préhistoriques au travers des artefacts revient donc à celui de la définition même de la culture au sens anthropologique c'est-à-dire à distinguer les discontinuités dans une masse de comportements humains apparemment homogène.

Lorsque ces discontinuités sont reconnues dans les ensembles lithiques, il s'agit d'en reconnaître la signification et d'établir la relation éventuelle avec des entités ethnographiques. Il s'agit donc de les confronter à des données de nature différente afin de tester leur validité.

On peut ainsi comparer les manifestations artistiques du Solutréen à celles du Magdalénien et constater, avec A. Leroi-Gourhan, des tendances particulières à chaque époque. De la même façon, l'habitat gravettien avec ses grandes structures construites en ossements de mammouths ou en dalles de pierre s'oppose à celui du Magdalénien, apparemment plus léger et plus mobile.

Cependant, on peut objecter que, comme pour les outillages, ces autres témoins culturels rendent compte en fait de stades évolutifs d'une même tradition et non de comportements différents dans le même milieu.

Inversément, dans un temps donné, les activités diverses menées par un même groupe en des lieux différents vont altérer la composition de l'équipement lithique abandonné et que l'on risque d'attribuer ainsi à des "cultures" distinctes. C'est évidemment la base de l'argument de L. Binford lorsqu'il a voulu s'opposer à la notion de "faciès", définis dans le Moustérien par F. Bordes. C'est aussi ce phénomène qu'ont voulu cerner les préhistoriens américains en confrontant la composition précise des emplacements entre eux (F. HASSANT, 1974, Ed. WILMSEM, 1970).

Un des moyens pour échapper à ce "déterminisme fonctionnel" dans la définition de la culture est de retracer, pour chaque ensemble, les différents stades de la chaîne opératoire appliquée aux matériaux. L'enchaînement des gestes ainsi reconstitué étant nettement plus long a de plus fortes chances, s'il est observé de façon récurrente, de restituer des habitudes apprises par les liens sociaux, c'est-à-dire dans un certain contexte culturel.

Cette approche a été abordée de deux manières différentes : soit par les reconstitutions expérimentales surtout réalisées par l'équipe de J. Tixier (1980), soit par les remontages d'objets, principalement à Meer et à Pincevent (D. Cahen et alii, 1980).

Lorsque les liaisons entre les groupes sont ainsi définies sur la base de chaînes opératoires complexes, on peut alors comparer les différentes classes d'outils soit pour faire apparaître les différences d'activités soit pour reconnaître les différences régionales. A chaque problème posé devrait donc

correspondre un niveau de complexité dans la liste des classes à décompter et à confronter. On ne peut pas en effet utiliser globalement le même raffinement méthodologique pour comparer à la fois par exemple des régions européennes et des aires distinctes du même site.

A la limite, dès le moment du choix du matériau prélevé dans la nature, il y a action culturelle puisque ce choix implique les connaissances préalables qui vont guider vers certaines formes, certaines densités et certaines propriétés mécaniques en fonction du but escompté. Tout le reste du comportement inscrit désormais dans la pierre est éminemment culturel et s'accroît en complexité à chacune des possibilités présentées à toutes les phases de la chaîne de réduction suivie par le bloc. Sans parler du processus technique lui-même, la simple localisation de ces différentes étapes va rendre compte de la mobilité du groupe, de la division des activités et du réseau d'échange auquel il participe. Pour le Paléolithique supérieur les travaux de P.Y. Demars (1982) ont bien montré l'importance de ce réseau selon les cultures dans le bassin de Brive. En Belgique, des matériaux particuliers tels que le grès-quartzite de Wommersom (P. Gendel, 1981) et le phtanite (J.-P. Caspar, 1982) ont fait l'objet d'études particulières où sont mises en valeurs des aires de répartition différentes selon les périodes et surtout, en ce qui concerne le phtanite, des comportements distincts : débité au lieu d'extraction au Paléolithique moyen, exporté sous forme de nodules au Paléolithique supérieur et sélectionné pour une seule catégorie d'outil au Néolithique ancien. De la même façon, R. Schild en Pologne a montré l'expansion du réseau d'échange selon les périodes du Paléolithique final, etc. qui consiste à exporter, jusqu'à une certaine limite, des nodules de matière première servant de "relais" aux lieux d'exploitation (R. Schild, 1976).

La panoplie d'outils finalement retrouvée rend compte tout d'abord d'un stade de développement technique. En effet, comme l'a bien montré Paola Villa pour le Paléolithique inférieur européen, il est peu probable que l'on puisse définir des traditions culturelles à partir des données aujourd'hui disponibles et l'attribution à l'Acheuléen ne repose que sur la fabrication d'un seul outil à travers tout l'Ancien Monde : le biface. Les différences morphologiques sont sans doute davantage liées, à ce stade, aux caractères mécaniques des matières premières (P. Villa, 1983).

A un stade de développement technique donné doit pouvoir correspondre la définition d'activités pratiquées et l'association entre les deux permet d'approcher davantage le comportement proprement culturel. On peut en effet espérer pouvoir obtenir sous peu, grâce à la méthode mise au point par L. Keeley (1980), une vision d'ensemble des activités produites au moyen de l'outillage en pierre, selon les cultures ou selon les périodes considérées.

Cette étape une fois atteinte permettra de mieux saisir les différences typologiques inter-culturelles à valeur proprement comportementale car les mêmes outils n'ont pas toujours eu le même usage dans des contextes distincts et surtout chaque fonction n'est pas réalisée par le même objet dans des traditions différentes.

Chaque étude d'ensembles lithiques devrait donc aujourd'hui intégrer les différentes approches récemment mises au point et les adapter aux données disponibles et aux buts visés. Selon les cas, on peut ainsi mettre en évidence certains aspects du comportement anodin ou de valeur strictement individuelle jusqu'aux traits propres à l'ensemble d'une civilisation ou d'un continent. Les analyses typométriques (proportions du support, type de talon) peuvent en effet restituer des identités de tailleurs et le contexte spatial reconstitue le déplacement des activités en relation avec chaque stade de la séquence de réduction.

Cette démarche, poursuivie de proche en proche, aborde des réseaux toujours plus vastes mais aussi toujours plus distendus jusqu'à la reconnaissance de discontinuités significatives par rapport au problème posé : l'activité, le stade chronologique, le faciès régional ou le groupe culturel. Cette tendance qui se confirme et qui s'impose progressivement requiert une accentuation des échanges d'informations entre les chercheurs pratiquant les différentes méthodes. Elle implique également la confrontation systématique des démarches suivies afin de bien en saisir la signification et le domaine d'application.

BIBLIOGRAPHIE

- CAHEN D., KARLIN C., KEELEY L.H. et VAN NOTEN F., 1980 - Méthodes d'analyse technique, spatiale et fonctionnelle d'ensembles lithiques, Helinium, XX, 1980, pp. 209-259.
- CASPAR J.-P., 1982 - L'exploitation du phtanite d'Ottignies et Mousty et sa distribution, Notae Praehistoricae, 2, 1982, pp. 63-82.
- DEMARS P.-Y., 1982 - L'utilisation du silex au Paléolithique supérieur : choix, approvisionnement, circulation, l'exemple du bassin de Brive, Cahiers du Quaternaire, N° 5, Bordeaux, 1982, 253 p., 37 fig.
- GENDEL P., 1982 - The distribution and utilization of Wommersom Quartzite during the Mesolithic, in Le Mésolithique entre Rhin et Meuse, Luxembourg, 1982, pp. 21-50.
- HASSAN F., 1974 - The archaeology of the Dishna plain, Egypt : A study of a late palaeolithic settlement, The geol. Survey of Egypt, Paper n° 59, Le Caire, 1974, 174 p., 62 fig.
- KEELEY L., 1980 - Experimental determination of stone tool uses. A microwear analysis, The Univ. of Chicago Press, Chicago, 1980, 212 p., 115 pl.
- SCHILD R., 1976 - Flint mining and trade in polish prehistory as seen from the perspective of the chocolate flint of centrl Poland, A second approach, in Acta Arch. Carpathica, XVI, 1976, pp. 147-177.
- TIXIER J., INIZAN M.-L. et ROCHE H., 1980 - Préhistoire de la pierre taillée I, terminologie et technologie, Valbonne, 1980, 120 p., 45 fig.
- VILLA P., 1983 - Terra Amata and the Middle Pleistocene Archaeological Record of Southern France, Univ. of California Press, Berkeley, 303 p., 58 fig.
- WILMSEN Ed., 1970 - Lithic analysis and cultural inference. A paleo-indian case, The Univ. of Arizona Press, Tucson, 1970, 87 p., 31 fig.